

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XIII

MONTREAL, 8 SEPTEMBRE 1900.

No 266

SOMMAIRE

Qui sera chef à Québec ? *Vieux-Rouge* —
Opérations Inventoriales, *Libéral* —
Nos grands journaux, *Rigolo* — Le
Violoneux et l'air du "Pange lingua,"
Rigolo — Le carillon de Corneville —
Des Joujoux, *Jules Claretie* — Pour
vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au **RÉVEIL** ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le **RÉVEIL** est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au **RÉVEIL** est TROIS PIASTRES par année.

QUI SERA CHEF A QUEBEC ?

Quand quelqu'un a prétendu, autrefois, que les législatures provinciales n'étaient que des comices municipaux, avec un budget un peu plus considérable, on sait ce qui est arrivé.

Un cri de vibrante dénégation s'est fait entendre. Les uns l'ont lancé, parce qu'il leur déplaisait de voir rapetisser des institutions qui, dans leur sphère d'action, ont à plus d'un titre une influence et une portée aussi considérables que le gouvernement central. Les autres y percevaient une attaque déguisée contre l'autonomie; une tentative d'amointrissement savamment mise en branle par les partisans de l'union législative.

Les uns et les autres ont eu raison.

Les législatures provinciales ont pour tous, et surtout pour nous de la province de Québec, un caractère absolument précieux. Mais il en est d'elles ce qui en était en France, avant 1789, du Tiers-Etat, dont on a dit qu'il n'avait été rien et pouvait être tout.

Et cette faculté d'être tout ou rien dépend, heureusement, toute entière, de ces législatures mêmes.

La province de Québec a un intérêt vital à conserver à sa législature une force, un prestige, une vitalité de premier développement.

Les autres provinces, de composition anglaise, sont et seront toujours assurées de trouver à Ottawa ou à Londres les auxiliaires, les appuis voulus.

Il n'en sera pas de même pour nous. Le jeu des événements passés et les incertitudes du présent nous prescrivent le devoir d'être vigilants. C'est pour nous surtout que le mot de Junius est frappant de vérité : "*Eternal vigilance is the price of liberty!*"

Ne permettons pas qu'on abaisse notre législature au niveau d'un conseil municipal ; n'en laissons pas amoindrir le lustre et l'importance, car le jour où nous voudrions recourir à elle pour des initiatives sérieuses et d'essence nationale, elle n'aurait plus l'autorité, le pouvoir, le prestige sans lesquels elle ne pourrait que jouer le rôle d'une machine sans ressort.

Notre législature a eu bien des sortes d'ennemis depuis quelques années.

Ceux qui l'ont attaquée ouvertement ne lui ont pas fait un tort bien grand, parce qu'ils ont agi avant le temps. Ils ont secoué l'arbre avant que le fruit ne fût mûr.

Mais il en est d'autres—des inconscients—qui lui ont porté de vilains coups. Ces gens sont assurément les derniers à lui vouloir du mal, et cependant ils lui en ont fait.

De quelle façon ?

Depuis que M. Marchand est premier ministre, la législature n'existe vraiment

que sur le parchemin confédératif. Sans une petite session annuelle qu'on n'a pu supprimer, parce que la constitution la prescrit, on aurait pu croire que la province n'avait plus comme autrefois son gouvernement, ses députés à elle.

Comme l'animal de la fable, le gouvernement a semblé demander au Ciel et aux hommes pardon de la liberté grande qu'il prenait de vivre, d'exister un petit peu.

Il a été dans la confédération, comme certaines gens, adopté à contre-cœur par une famille, et qui s'ingénient du matin au soir et du soir au matin à jouer au mort, à respirer sans bruit, à ne paraître ni trop gros ni trop grands.

Quand un gouvernement provincial joue ce rôle d'enfant farouche, la législature dont il est le couronnement, les institutions dont il est le sommet sont bel et bien tombées en quenouille.

Et ce ne peut être, après tout, qu'un compliment de les assimiler à des conseils municipaux. Ce serait plutôt à certains de ces derniers de se récrier.

Donc, avec M. Marchand, notre province s'est vue discréditée, humiliée, amoindrie dans ses institutions.

Mercier avait développé l'idée provinciale, proclamé pratiquement les droits de Québec comme province et posé au pouvoir central un *ultimatum* qui, somme toute, n'était qu'un légitime règlement de compte. Avec Mercier, pour les institutions provinciales, ce fut l'éclat, le lustre, la plénitude de vie. Et cela lui fera pardonner beaucoup.

Marchand n'a rien revendiqué, n'a fait parler de sa province ni en mal ni en bien et il croit pour cela n'avoir rien à se reprocher. Il a voulu faire de sa province, dans la confédération, une manière de petit

gaga renté craignant la rumeur, le dérangement et le rhumatisme.

C'est à peine si la province s'est senti assez de courage pour oser recevoir son petit subside fédéral. Il est étonnant que M. Marchand ne se soit pas imaginé qu'il recevait là de l'argent sous de faux prétextes.

Bref, les années de M. Marchand, ce seront des vaches maigres dans notre histoire, et cela au moment précis où, chez nos provinces-sœurs, le travail de développement mijote son plein.

M. Marchand s'en va, nous n'en parlerons plus. Ce que nous venons d'en dire était nécessaire pour les conclusions de nos différents articles sur le prochain premier ministre à donner à Québec.

Dans notre dernier numéro, nous mettant plutôt au point de vue du parti, nous avons indiqué l'honorable M. Robidoux.

Aujourd'hui nous le désignons au point de vue du relèvement des institutions provinciales.

Il a le talent, la science, le prestige et le sens profond de l'autonomie. Il a été sur le terrain du provincialisme bien compris le bras droit de Mercier.

Il est l'homme tout désigné pour remettre la province dans la circulation, lui refaire un prestige, réclamer sans casser et obtenir sans compromettre.

Il est diplomate par instinct ; il n'a pas la fougue de certains collègues, ni l'exquise ignorance des choses de certains autres : il est à point pour le poste.

Vieux-Rouen.

LE CHOIX A FAIRE.

Pour guérir le rhume, en général, les affections de la gorge et des poumons, le seul remède réellement efficace est le BAUME RHUMAL.

Operations Inventoriales

IV

Si nous ne craignons pas de charger notre conscience d'une vulgarité — qui ne l'est à vrai dire que d'apparence — nous aimerions à communiquer à nos lecteurs l'impression que ne manque jamais de faire sur nous la vue d'une gravure-réclame d'un manufacturier de cigares.

On y voit comme parodie un petit Mont Blanc et un grand monsieur Perrichon.]

La scène est sise en plein parc d'Hawarden. Dans l'allée principale déambulent un Gladstone grand comme un soupçon et un petit Laurier comme un obélisque. Le *grand old man* a l'air de demander pardon de la liberté grande qu'il prend de respirer le même air que le plus illustre rejeton de Saint-Lin.

Sur la poitrine de l'abatteur de chênes on ne voit que le *gardenia* maintenant historique ; sur la façade de l'autre s'étale plusieurs de ces crachats si chers aux démocrates qui ne le sont qu'en théorie.

Dernière antithèse : le vieil Ecosais est toujours William Gladstone tout court et l'autre est devenu un Right Honorable avec le tiers de l'alphabet après ses prénom et nom.

Ça ne vous fait presque rien ces détails, mais pour nous ça prends les proportions d'une tristesse, d'une déchéance.

D'une tristesse, parce que nous nous étions si fortement accoutumé à constater chez Wilfrid Laurier le dimunitif, c'est vrai, mais un diminutif très présentable des qualités et de la grande modestie de Gladstone.

Une déchéance, parce que, d'après notre vision et notre façon de jauger, plus notre

Gladstone canadien a été chamarré, plus il a été chargé de titres, plus, aussi, il nous a paru descendre, baisser, tel un navire que le fret engouffré dans ses flancs fait caler.

Il était de mode dans notre parti de ricaner sur les titres et les décorations. On considérait comme un crime de lèse-démocratie de se laisser "brande-bourger," surtout si c'était comme paiement d'un sacrifice, d'une concession.

La constitution des Etats-Unis d'Amérique contient une stipulation qui prouve combien l'on aurait tort de traiter de puerilité cette question de décorations de source externe.

Elle défend expressément à ses hommes publics d'en accepter.

Dans ce pays-là on reste George Washington, Abraham Lincoln, Ulysse Grant ou James J. Blaine.

M. Laurier est devenu "Right Honorable" pour avoir montré sa race comme à quatre pattes devant le lion britannique.

British to the core !

Il y a toute une abdication dans cela. Autrefois nos meilleurs hommes politiques s'ingéniaient à être à la fois loyaux envers la Couronne anglaise et leur propre race. Et mis en mesure de choisir, ils donnaient à celle-ci la préférence.

M. Laurier s'est constamment montré *Britisher* avant tout.

C'est bien ce langage qui a donné au sirage de M. Laurier un certain caractère de trahison.

Cesser d'être le démocrate d'autrefois, passe ; mais recevoir titres et honneurs comme conséquence de paroles, de sacrifices, voilà qui a peiné bien des amis de M. Laurier et c'est ce qui expliquera, croyons-nous, certaines défections au prochain vote.

Si le premier-ministre était resté l'hom-

me bon, conciliant d'autrefois, il pourrait très facilement expliquer les attendants et les aboutissants de ses titres, la vraie signification de certaine parole.

Comme le poète a dit :

Que ne sauve-on pas avec un peu d'esprit !

Mais non, M. Laurier est devenu hargneux, dédaigneux. *Dixi !* et plus d'autres explications.

Plus même, par exemple, à propos de son *British to the core*, il a aggravé avec plaisir l'offense contre les siens. Il a paraphrasé avec amour cette phrase malheureuse.

LIBÉRAL.

RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements ; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmante. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 888, bureau de poste, Montréal.

Abonnez-vous au REVEIL.

NOS GRANDS JOURNAUX

Ce que nous appelons nos grands journaux — c'est-à-dire ceux qui ne pouvant tout faire substituer la quantité à la qualité — jouent de bien mauvais tours à notre amour-propre national.

S'ils se contentaient de torturer la langue, on pourrait encore les excuser. reporter l'offense au compte de l'atavisme collégial.

Mais ils tapent en plein dans le bon sens le plus candide, donnent des entorses aux choses les plus intimement droites et simples.

Le moins qu'ils pourraient faire serait d'éviter le plus possible les occasions de produire des monstruosité.

Hélas ! ils les recherchent...

Ces grands journaux dont les cuisiniers manquent les sauces les plus rudimentaires abordent avec aplomb les pièces montées.

En d'autres termes, eux qui ne peuvent nous offrir du reportage décent nous imposent des chroniques, des essais, des études sur tous et sur tout.

S'ils ne dépassaient pas les frontières, nous endurerions ces avanies, accoutumés que nous sommes à tout mettre au pied de la croix

Seulement, il y a ça : ils vont au loin.

Et ils se font décerner des diplômes de ridicule dont une bonne partie rejaillit fatalement sur tous les indigènes de la contrée.

Alphonse Allais qui a visité notre pays, qui l'aime, qui serait le dernier à nous vouloir du mal, n'a pas pu y tenir dornièrement.

Dans une de ses récentes chroniques — celle-là intitulée *Rassurons les navigateurs* — il débutait ainsi :

Bon nombre de lecteurs parisiens et même départementaux, aliésés par les séduisantes théories de Lucien Millevoye ou fanatisés par le chatoyant de son style, ne manquent pas de se procurer, au prix du sacrifice de cinq centimes, le journal du soir *La Patrie*, publiée à Paris (France).

Beaucoup moins fréquents (on pourrait les compter) ceux de nos compatriotes qui, quotidiennement, se repaissent de la lecture d'un autre journal qui porte le même titre, *la Patrie*, mais

qui se publie à Montréal (province de Québec, Canada).

On a le plus grand tort.

La Patrie (de Montréal) possède en ses flancs un rédacteur scientifique auprès duquel notre Jules Verne semblerait un enfant, un bébé dérisoire.

Le rédacteur scientifique de *la Patrie* (de Montréal) n'est pas de ceux qui, la lanterne à la main, se contentent d'escorter la marche du Progrès.

Non !

Le rédacteur scientifique de *la Patrie* (de Montréal) est un de ceux qui, un flambeau dans la main, dans chaque main, dirai-je même sans crainte d'exagérer, précède le Progrès, mais en avant de la Science, leur indiquant la marche à suivre, les cimes à escalader et les abîmes à combler rien qu'en éternuant dedans.

Dans son dernier numéro, ou plutôt dans l'un de ses derniers numéros, notre excellent innovateur aborda la question des collisions en mer :

" Rendons justice en passant à deux hommes de cœur qui se sont occupés de la question et y ont dépensé jusqu'à leur dernier sou, MM. Steenackers et de Zomzée."

" Les collisions en mer, remarque-t-il non sans une apparence de raison, proviennent de la rencontre imprévue de deux bâtiments qui naviguent dans les mêmes parages.

" Les collisions en mer, ajoute-t-il, sont plus fréquentes pendant la nuit que pendant le jour.

" Pourquoi ? " se demande-t-il avec angoisse.

" Parce que, se répond-il immédiatement, il ne fait pas si clair pendant la nuit que pendant le jour.

" Mais, étreint-il son front dans ses mains brûlantes de fièvre, mais....

Et il n'achève pas ; il a trouvé !

" O mon Dieu, se prend-il à badiner, c'est bien simple, nous allons commencer par éclairer l'Atlantique, pendant la nuit.

" Les chutes du Niagara, source presque incalculable d'énergie, sont là pour un coup.

" Que de force perdue ! Que d'électricité gaspillée ! Que de lumière sous le boisseau ! "

Le ballon-réverbère maritime était inventé.

C'est Emile Gautier qui va ouvrir de grands yeux.

Oui, c'est Emile Gautier qui va ouvrir de grands yeux.

Et c'est Christophe Colomb qui, une fois de plus, va regretter d'avoir découvert un continent pour qu'en plein 1900 des Iroquois, encore plus iroquoisants que ceux d'autrefois, s'y prélassent et produisent de pareilles machines.

Ceux d'avant la découverte portaient la plume sur la tête.

Ceux d'aujourd'hui à la main.

La différence est toute au bénéfice des premiers.

RIGOLO.

Le Violoneux et l'air du "Pange Lingua"

Les lecteurs du RÉVEIL n'ont pas, comme ses rédacteurs, la bonne fortune de mettre la main, de temps à autre, sur les bonnes publications que nos institutions répandent dans le pays pour propager la bonne littérature.

La semaine dernière, j'ai eu la chance de tomber inopinément sur la livraison de septembre du *Petit Messager du Très-Saint Sacrement*, publié par le Bureau des Œuvres Eucharistiques, 320 avenue Mont-Royal, et je puis vous affirmer que j'ai été absolument stupéfié de ce que j'ai lu dans ce petit manuel mensuel de 40 pages, sans compter les annonces des entrepreneurs et autres citoyens qui ornent cette publication.

J'en détache un article d'une littérature fantaisiste que je reproduis pour l'avantage et l'édification des lecteurs du RÉVEIL, qui n'ont pas souvent l'avantage de savourer des chefs-d'œuvre de ce genre.

Cette prose est de très haute envolée, comme on pourra le constater, et certainement de nature à relever le niveau intellectuel de notre peuple à tous les points de vue.

La description de la sarabande infernale dans la clairière fait frissonner le lecteur, et est une preuve évidente de la puissance d'imagination de l'écrivain distingué qui a trouvé le moyen de m'intéresser par son récit fantastique du sabbat du diable et de ses acolytes.

Il y a cependant une chose qui m'inquiète

dans tout cela. Le narrateur nous raconte que le Violoneux avait bu du vin de France, et c'est la raison qu'il invoque pour prouver qu'il avait bien vu ce qu'il décrit. Moi, j'ai mes doutes, et avant que je mette ma signature au bas de cet article, j'aurai peut-être découvert qu'il n'avait pas bu des vins de France.

Voici la narration :

Dans les dernières années du premier Empire vivait, seul depuis plus de soixante-quinze ans dans une chaumière isolée, sur la lisière du bois de Goumast, un pauvre bûcheron dont ceux qui l'ont connu faisaient le portrait suivant : grand, maigre, ayant l'air doux et rêveur, taciturne à décourager les questionneurs les plus importuns. Il n'avait jamais été marié ; tout le pays l'appelait le *violoneux du diable*.

Il y avait alors, de l'autre côté de la forêt de Goumast, un vieux castel qui, depuis longtemps déjà, n'existe plus.. On aimait à s'amuser au *château de Montpipeau*, et, parfois, certains jours d'automne, on mandait le violoneux de Chaingy pour faire danser, après souper, les nobles châtelains et leurs invités.

Un soir, le bal dura plus longtemps que d'habitude, et minuit était sonné à l'horloge du manoir quand le ménétrier, bien réconforté avec les restes du dernier repas, et que quelques verres de bon vin avaient rendu invulnérable à la fraîcheur du bois, s'engagea, insouciant, son violon sur le dos, dans les sentiers qui devaient le ramener chez lui et qu'il connaissait bien. Cependant (il l'a raconté lui-même dans quelques occasions solennelles) il avait à peine fait trois cents pas, sous les sombres taillis, qu'il s'arrêta inquiet ; des bruits inconnus frappent son oreille ; les bois sont remplis de rumeurs confuses ; à travers les vieux chênes courent des voix indécises, des appels lointains ; et au dessus, dans l'air, il y a comme des battements d'ailes ; les cordes du violon résonnent d'elles-mêmes, par moment, comme si elles étaient frôlées par quelque un ou quelque chose qui demeurait invisible ; la forêt était hantée !

Le ménétrier, ému, presse cependant le pas avec résolution, mais le tumulte grossit toujours et les bruits étranges s'accroissent davantage ; aux voix plus distinctes se mêlent maintenant, comme des cris de détresse et de sinistres éclats de rire. Le cœur serré, la sueur au front, il arrive à la *Clairière des Sorciers*, sorte de rond-point où il s'est arrêté tant de fois et où il espère faire une pause et reprendre haleine. Mais i

n'a pas encore franchi la dernière cépée que, soudain, apparaît à ses yeux, éclairé d'une lumière rouge et intense, comme celle qui sort du four d'un boulanger, un spectacle de l'autre monde : des diables, des diabesses, des diabolins, toutes les anciennes fées de la forêt, avec les casseroles pleines de feu, avaient donné là rendez-vous aux mécréants des environs qui avaient déjà vendu leur âme à Satan. C'était le jour et l'heure du Sabbat.

La clairière, toute tendue de voiles de soie, d'argent et d'or, était éclairée par d'innombrables lustres qui, pendus aux branches des chênes voisins, jetaient des flammes aux reflets effrayants. Le pauvre artiste, glacé de crainte, n'osait plus ni avancer ni reculer. quand un maître des cérémonies, noir comme un nègre, ganté de blanc, en culotte courte, mais le pied fourchu et le front surmonté de deux magnifiques cornes d'ébène, vint le saluer poliment et l'inviter à monter à la tribune de l'orchestre, recouverte de tapisseries resplendissantes. Il fallait obéir. On lui fait un signe ; l'archet court, presque de lui-même, sur les cordes tendues, et, des entrailles du vieil instrument, sortent des airs magiques que le ménétrier n'a jamais appris, mais qui entraînent toute la bande dans une ronde échevelée. Il voit tourbillonner devant lui, au milieu de ces fantasmagoriques splendeurs, des profils anguleux ; des nez pointus et en lame de couteau ; des rictus qui semblent séparer la tête en deux parts et qui laissent voir de blancs râteliers d'émail ; des yeux semblables à des charbons ardents ; des fronts plissés et paroheminés ; des physionomies bestiales ou féroces ; puis, ce qui lui fit le plus de mal, il l'a avoué plus tard, il reconnaît, parmi cette foule, revêtus d'habits de noces, des compatriotes, des voisins, des parents même. qu'il n'aurait pu supposer capables de s'être initiés à ces infâmes mystères et dont il n'a jamais voulu prononcer le nom. La sarabande infernale dura une heure. Alors, sur un signe du maître qui commandait céans, le ménétrier s'arrête, remet son violon dans son fourreau, promet, sur l'injonction qui lui est faite, de revenir quinze jours après, à la même heure, et, plus mort que vif, se hâte de regagner sa demeure. Il n'essaya pas même de dormir, et, au petit jour, il frappait, pâle et anxieux, à la porte du vieux curé de Chaingy.

C'était un digne prêtre, qui, bien loin à la ronde, à Huisseau, à Bucy, à Ingré, jusqu'à la Loire, de La Chapelle-Saint-Mesnin à Meung, était la terreur des sorciers et avait la réputation d'être tort contre l'enfer. Son paroissien lui

raconte les moindres détails de l'aventure de la nuit, la fatale promesse qu'on lui avait arrachée de retourner à la Clairière des Sorciers, ses craintes sur ce qui va s'en suivre ; et il lui demande ce qu'il doit faire. " Mon fils, lui répond le prêtre, avant tout, que ta conscience soit en bon état, et aucun véritable mal ne saurait t'atteindre. Si donc tu as perdu la grâce de Dieu, prends soin de la recouvrer au plus vite. Quant à la malheureuse promesse que tu as faite, tu la tiendras ; mais, écoute bien ce que je vais te dire : dès que tu seras à ta place et que, à tes premiers accords, la bande de Satan commencera à s'ébranler, tu t'arrêteras, et, brusquement, tu commencera à jouer l'air du *Pange lingua*. Tu reviendras m'en dire l'effet. Va maintenant, je prierai pour toi."

Ainsi réconforté par les conseils et les encouragements de son curé, le ménétrier attendit, sans trop d'inquiétude, la nuit terrible. A l'heure dite, il arrivait à la clairière. La noire assemblée était plus nombreuse encore et plus animée que la première fois ; les diables agitaient leurs tridents redoutables et riaient en montrant leurs longues dents ; les fées folâtres frappaient du poing le cuivre de leurs casseroles enflammées : de tous les gosiers des initiés sortaient des sons inarticulés, dont on n'aurait pu dire s'ils témoignaient la joie ou la souffrance. Cependant, le ménétrier franchit les degrés de l'orchestre et prend possession de son siège ; l'archet se lève : les cordes vibrent ; danseurs et danseuses partent en cadence... Dans l'élan furieux qui les emporte, ils n'ont pas remarqué que le musicien brise la mesure et s'arrête tout à coup.

Mais, aux premières notes de la mélodie sacrée, qui exprime si bien l'adoration et l'amour, un cri aigu, douloureux s'échappe de toutes les bouches ; les premiers, les démons éperdus s'élancent par-dessus les grands chênes : dans leur précipitation, les fées renversent le feu qu'elles portaient ; affolés de terreur, les sorciers et les sorcières s'enfuient dans toutes les directions ; les lustres tombent ; les lampes s'éteignent ; et le ménétrier, tout à l'heure assis sur un coussin de velours, achève le *Pange lingua* dans un buisson d'épines. A son tour, il se met en chemin, mais, cette fois, il était calme et triomphant. Ni diable ni sorcier ne se rencontra sur sa route, et, depuis lors, les esprits infernaux ne dirigèrent plus contre lui aucune entreprise. Les mécréants eux mêmes évitaient sa rencontre. Il fut constaté, dans la suite, que l'herbe qui avait été foulée par les pieds de bouc de Satan restait chétive et empoisonnait les animaux qui

la mangeaient. Rien ne voulut pousser là où les fées avaient renversé leurs casseroles. La clairière des sorciers demeura maudite et les bûcherons attardés font encore un long détour pour ne pas la traverser durant la nuit.

Et c'est depuis lors que le ménétrier de Chainy fut appelé, par tous, le *violoneux du diable*.

Je ne sais si je me trompe, mais je suis moralement convaincu que ce gaillard-là avait bu du whisky semblable à celui qui se fabriquait à Oka il y quelques années.

Et c'est bien assez pour faire voir le diable à quiconque veut se mêler d'en prendre.

RIGOLO.

AUX SOURDS — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

L'APPARENCE DE LA SANTE

Dans le langage médical, on emploie beaucoup le mot anémie, qui veut dire tout simplement ; absence, pauvreté du sang. L'anémie n'est pas une maladie proprement dite, mais une disposition qui se rencontre dans la plupart des maladies chroniques. En effet, dans presque toutes les maladies, on peut constater que le sang est appauvri à un degré plus ou moins marqué. Il y a des gens qui sont fortement anémiques, sans avoir perdu l'apparence de la santé, sans avoir maigri, mais le moindre travail, la plus légère occupation fatiguent à l'excès. A ces personnes on conseillera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rendent au sang épuisé sa force, sa couleur et sa richesse. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue S.-e. Catherine.

Le Carillon de Corneville

Les Cloches de Corneville ont maintenant reconquis leur place.

Donc, nous allons reprendre et à grands traits l'histoire poétique, patriotique, et amusante aussi.

Le premier châtelain de Corneville, en 900, fut Torf, fils de Bernard le Danois premier d'Harcourt. Les d'Harcourt s'allièrent aux Grente, et la dernière des Grente fut la mère du marquis de la Rochethulon, promoteur de l'œuvre du réveil normand, avec le défunt abbé Bréham, curé de Corneville, décédé l'an dernier.

Par l'amour naturel qu'ont pour leur clocher toutes les grandes familles, le vicomte de Grente, grand seigneur et parisien exquis, que Paris et la Normandie aimaient tant, avait promis de rendre à l'église son carillon disparu pendant la Révolution ; c'est cette promesse, dont la réalisation fut empêchée par les événements, que reprend son petit-fils ; il y tient nobles de ses héritages.

Bien qu'il en ait voulu faire un point de ralliement au territoire français en sollicitant des concours de chacun et de partout, pour tous ceux qui depuis de longs mois ont participé à l'active campagne du marquis de la Rochethulon, aucun doute ne peut subsister : le marquis, en frais de propagande, d'imprimés, de voyages, de correspondance, en frais enfin de mille sortes, qu'il ne fit jamais figurer aux débours des comptes de l'œuvre, a déjà pris la plus grosse part de la dépense à sa charge et il en sera ainsi, il le veut, jusqu'à l'apothéose finale.

Du reste, il oublia les déflections pour mieux apprécier les dévouements tels que ceux de Huges-le-Roux, de l'explorateur Jean Soudan de Pierrefitte, du poète normand Ch. Ferét, de Marius Dillard et de tous nos confrères de la Presse.

L'heure où la pensée longtemps mûrie prit toute son envolée fut celle où le czar Nicolas II offrit à l'église Saint-Jean l'Évangéliste de Châtellerauld, échange des 600,000 fusils fournis par la France, la célèbre cloche russe, en laquelle est gravée la sublime devise : *Sonnez la paix et la*

fraternité entre les peuples ! (reproduite par le *Petit Journal* du 8 mars 1897). Par une coïncidence heureuse, c'est le bisaïeul du marquis de la Rochethulon qui, représentant du Poitou, fit établir en 1824 à Châtellerauld sa manufacture d'armes, et l'arrière-petit-fils, en mémoire, offrait à Saint Jean l'Évangéliste, en 1891, les vitraux qu'on peut y admirer portant les blasons de la Rochethulon et des Bondy.

Dès lors ce ne fut plus dans l'esprit du descendant du vieux Torf, un simple carillon à rendre au clocher des ancêtres, ce ne serait plus un carillon local, ç'allait être le carillon universel de la paix !

Chaque cloche porterait le nom d'un pays né des Normandies et, dans cet accord pieux, chacune répondrait par sa voix propre à la grande voix de la cloche russe : *Sonnez la paix et la fraternité entre les peuples !*

L'ouverture de la conférence de La Haye, provoquée par la volonté du czar, était une occasion unique ; le promoteur de l'œuvre la saisit aussitôt et, organisant dans le pays même, la première petite fête, développa devant un auditoire très varié l'idée qu'il allait désormais ne cesser de poursuivre. L'opéra-comique des *Cloches de Corneville*, décrivant si bien la Normandie, et auquel Villemassant, fondateur du *Figaro*, prédit qu'il ferait le tour du monde, accompagna la conférence. Or, l'heureux conférencier était loin de s'attendre au retentissement qu'auraient ses paroles et aux sympathies absolument universelles qu'elles allaient obtenir ; la presse de l'univers entier s'en émut : des personnages de toutes naissances, de toute opinion, de tous les mondes, en un mot, se déclarèrent ses partisans. La première marque de sympathie arriva du plus haut des trônes. En réponse à ce télégramme du marquis de la Rochethulon adressé directement à S. M. l'impératrice douairière de Russie :

“ Puissent les deux sons de la cloche russe de Châtellerauld, sonnante la paix et la fraternité entre les peuples, avoir pour échos le carillon de Corneville !

arrivait très rapidement ce télégramme impérial :

“ L'impératrice Marie Feodorowna a bien voulu me donner l'ordre de transmettre les re-

“ merciements de Sa Majesté à vous, monsieur le marquis de la Rochethulon, ainsi qu'aux habitants de Corneville pour les sentiments exprimés dans votre télégramme.

“ Le secrétaire des commandements de Sa Majesté,

Comte KOUTOUZOFF.

C'est à New-York, où ils venaient de suspendre le carillon de Saint-Maurice, que les frères Paccard d'Annecy, les habiles fondeurs de la Savoyarde, connurent l'existence du village de Corneville que l'on croyait un mirage d'opéra-comique ! A leur retour, leur ami Mgr Colomb, évêque d'Evreux, leur apprit que Corneville se déroule joliment au bord de la Risle, près de Pont-Audemer, et il souhaite aux auteurs de la Savoyarde d'être aussi les auteurs du carillon normand ressuscité.

Ce vœu fut également exprimé par Mgr Hautin, qui, chose curieuse, avait reçu à Corneville même, durant une tournée de confirmation, sa nomination d'archevêque de Chambéry. Leur distingué successeur sur le siège d'Evreux, Mgr Meunier, aura, lui, la joie de voir tout prochainement s'accomplir sous son pontificat ce rêve charmant d'un clocher rendu à la voix et à la vie ; joie que n'aura pas le pauvre abbé Bréham, qui après en avoir rêvé toute sa vie, est mort un an avant la réalisation.

Mais ce serait une erreur de croire que l'œuvre pût être considérée comme une œuvre ecclésiastique. On la prit surtout dans son grand sens d'une fête de famille de tous les peuples dérivés de Normandie.

D'ailleurs, le 17 mai 1899, à Pont-Audemer, à l'issue de la représentation de l'opéra-comique, le promoteur déclara avoir choisi cette date pour sa première fête, parce qu'elle était également celle de l'ouverture de la conférence de la paix. Les diplomates, les gouvernements, les journaux en général le comprirent, M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, M. Léon Bourgeois, premier délégué de la République, française à la conférence de La Haye, répondirent par des compliments et des adhésions à l'envoi des comptes rendus.

Les cloches étaient commandés aux frères Paccard, et les listes de souscription, passant de main en main, faisaient boule de neige ; des dévouements très hauts, d'autres très humbles se manifestaient de toutes parts. En un siècle de haine, d'incroyance, de basses luttes politiques, de compétitions tristes, les belles âmes acceptaient d'enthousiasme ce but généreux, cette petite course au clocher de l'idéal.

Les cloches seront rendus à Conneville le dimanche le 30 septembre, une grande fête champêtre célébrera leur apparition. Ce sera le beau moment de la verte Normandie, l'époque de la cueillette des pommes, et au milieu des thym et des serpolets va se dérouler dans son cadre, en son décor naturel, le joyeux opéra comique, et il chantera la pacifique assemblée de tous les peuples accourus à l'Exposition universelle.

Les cloches, au nombre de douze, donnent chacune une note, dont l'ensemble sonne l'air de la légende popularisée ; elles sont baptisées ainsi :

LA NORMANDE (Le *ré*). — Devise gravée autour : *J'ai fait chanter la Normandie de par le monde.*

(Clairville, Gabet, Planquette.)

LA CANADIENNE (Le *m*).

Nos Françaises du Canada, filles de la Normandie, ont spontanément formé un comité qui délègue à Paris M. Philippe La Ferrière de Montréal, mari de la vice-présidente, au jour où les frères Paccard, inauguraient à l'Exposition, palais de la métallurgie, le carillon précurseur du nôtre. M. Ph. La Ferrière apportait l'offrande canadienne.

LA DANOISE, (Le *Fa*)

Nous avons dit au début de l'article quel intime lien unit depuis des siècles la Normandie au Danemark, aussi a-t-on pu voir dans nombre de journaux de la France et de l'étranger cette note de l'*Agence Havas*, qui a pour parfait ditecteur M. Henri Houssaye, de Honfleur, pur normand dont la bienveillance est toute acquise à l'œuvre.

Le 12 juillet au Havre, à bord de la *Walkyrie*, les officiers de la corvette danoise commandée

par S. A. R. le prince Waldemar de Danemark, accueillait le marquis de la Rochethulon et trois jeunes Havrais, membres du *Souvenir Normand* : MM. Emile Bourgeois, Gaston Lefèvre et Salmon. Reçus dans le carré des officiers, ils burent le vin de Crète, à l'autonomie de laquelle les comtesses Kapnist et le marquis de la Rochethulon collaborèrent par tous les moyens ; de la Crète dont le souverain, le prince Georges de Grèce, est le petit-fils du roi de Danemark. Avec la médaille commémorative de la *Walkyrie*, furent versées les oboles danoises pour être jetées dans la fonte de la *Danoise*.

Le lendemain à Fracasti, son Altesse royale la princesse Waldemar remettait à son tour, dans le même but gracieux, toute la monnaie d'argent danoise qu'elle avait sur elle, afin que " dans la voix de cette cloche normande, il y eut un peu de la voix du Danemark (sic)."

Le prince Henri d'Orléans, frère de son Altesse, ce français à l'esprit érudit, cet intrépide explorateur des terres inconnues, imitant sa royale sœur, a reçu le marquis avec la plus affable grâce et accepté le patronage d'une liste à faire souscrire.

LA RUSSE (Le *sol*).

Sur *La Russe* normande, sœur de le russe de Châtellerault, nous avons dit plus haut tout ce qui ce devait dire.

SUÉDOISE-NORVÉGIENNE (Le *la*).

L'ambassadeur de Suède et Norvège, le comte Wrangel, de la plus illustre famille suédoise, celui qui sait le mieux l'histoire de l'épopée normande, a tout de suite compris la portée de cette œuvre de souvenir et s'est placé en tête de la liste de souscription suédoise.

L'AMÉRICAINNE (Le *Si*).

Le bisaïeul du marquis de la Rochethulon, major général de l'armée française aux Indes, organisateur des fameux régiments de cipayes à Pondichéry, alla rejoindre en Amérique son ami La Fayette, donnant son épée et sa fortune pour l'indépendance américaine.

Aujourd'hui, deux importants personnages, membres du jury de l'Exposition, MM. Le Duc

et Brousseau, de Chicago, président de la chambre de commerce, représentant ce pays si vibrant, si jeune, sont des nôtres. Comme M. Capdevielle, qui consacra aux *Cloches*, en juin 1899, un bel et long article dans les colonnes de l'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans, journal américain-français dont il est le directeur, ils ont en mains des listes de souscription dont nous publierons la teneur dès qu'elles nous seront parvenues.

L'ALGÉRIENNE (Le Do).

Il y a eu l'*Algérien*, le sous-marin pour lequel *La Dépêche Algérienne* réussit une campagne triomphale ; à côté de l'engin de guerre, le symbole de la paix maintenant : une cloche. Un nom mystérieux : *Bénie*, connu et vénéré de tous là-bas, est gravé sur sa robe au dessus des noms des derniers chevaliers français tombés sur la terre d'Afrique, comme les antiques héros des Croisades ; Morès et Villebois-Mareuil !

Bénie, *L'Algérienne* ne peut que l'être par le prélat qui rallie si bien l'idée religieuse et militaire en souvenir du sang versé pour la patrie dans les batailles auxquelles, aumônier militaire, Mgr Oury, jadis assista.

LA SAVOIE (Le Mi).

Berceau du carillon, évoque les noms déjà cités de Mgr Hautin et de la famille Paccard.

L'AUVERGNE (Le Sol).

Glorieuse mère de glorieux enfants : Vercingétorix, Urbain II, le Pape des Croisades ; d'Assas, Dessaix, " le Sultan juste " ; les Polignac !
Ce qu'Auvergnat veut ; il le peut.

L'ANGLAISE (Le Ré).

L'Angleterre est une conquête normande, on connaît la chanson de Thérèse :

*C'est les Normands, c'est les Normands, m'a dit
[ma mère,*

C'est les Normands qu'ont conquis l'Angleterre !

LA CRÉTOISE (Le La)

La nouvelle venue en Europe, le pays bleu aux exquis sentiments, le *la* harmonieux, qu'il faut pour donner le ton au Concert Européen. Pays de la reconnaissance, comme l'a écrit au promoteur un notable crétois M. Castrinoyannakis porteur de la liste de souscription en Crète.

SAINTE-GERMAINE (Le Fa).

Ange de charité champêtre, patronne de l'héroïne que Gabet, Clairville et Planquette ont chantée.

C'est tout, pour l'heure ; si d'autres pays sont jaloux, s'ils veulent aussi avoir dans le concert de la paix leur voix représentée, ils feront campagne à leur tour, et l'on ajoutera d'autres cloches au carillon de Corneville, et la petite église deviendra grande, qui sait ? cathédrale un jour ? et le savant abbé Gréaume de curé de Corneville, passera sans nul doute évêque !

SOMMEIL PAISIBLE.

La toux vous empêche de dormir : avec une dose de DAUME RHUMAL avant de vous coucher vous dormirez paisiblement. 89

DES JOUJOUX

Il est, dans ce microcosme ou plutôt ce vaste monde qu'est l'Exposition, un coin spécial où les cris de joie, de ravissement et de désir partent comme des fusées. C'est le royaume des joujoux, là-haut, dans les galeries des Invalides.

Royaume des enfants, monde du rêve pour les petits. Les parents ont grand peine à retenir par la main les jeunes visiteurs qui à droite, à gauche, partout, se précipitent, voulant tout voir, toucher à tout, dévorer des yeux, caresser des mains les merveilles. " Oh ! là ! Vois ! Vois donc là !... Et là ! Et là ! Et là ! " De tous les côtés, ils regardent. Tout les attire, tout les tente, les guignols en carton, les polichinelles en baudruche, les poupées de porcelaine et les soldats de plomb

Leur joie fait ainsi notre joie et nous redevenons, pour un moment, enfants, avec ces êtres naïfs et impérieux dont les doigts se tendent vers le joujou qui les affole. Ah ! les soldats de plomb de notre enfance ! Nous les revoyons tous dans le domaine du vieux bonhomme Noël à barbe blanche qui semble là-haut, en un paysage fantastique, régner sur l'empire allemand des joujoux. Voici à côté des jouets de bois venus d'Oberammergau — comme la Passion — les fantasmes de Nuremberg, de Sonneberg et de Furth en

Bavière, que nous alignions avec tant de fièvre sur la table cirée de la salle à manger pour passer la revue de nos boîtes de bois blanc. Les uniformes n'ont pas changé : je reconnais les grenadiers de l'empire — grenadiers aux guêtres de coutil, dit Hugo — et les zouaves de 1859. Il se glisse bien quelques uhlands dans l'étalage, mais les Allemands n'en ont pas abusé et, du reste, en face, dans les délicieux et ingénieux joujoux français, nous retrouvons d'autres soldats de plomb, tous les uniformes de notre armée, depuis le pioupion familial jusqu'au chasseur alpin, jusqu'au pittoresque fusilier d'Indo-Chine.

On a dit que les nations se caractérisaient par leurs joujoux. L'enfant anglais, à l'heure des étreintes, demande plus spécialement à ses parents un navire, le petit Espagnol un tambour de basque, le petit Allemand un livre, l'enfant français un sabre. Parmi les joujoux d'autrefois, si joliment réunis par l'habile organisateur de cette exposition centennale, les plus curieux sont, en effet — avec les poupées hollandaises autrefois collectionnées par la pauvre Agar, — les petits du XVIIIe siècle, gardes-françaises découpés en zinc ou encore les voltigeurs de la Grande Armée. Le soldat de plomb a toujours été le jouet préféré du petit Français.

Le soldat de plomb et la lanterne magique. Deux formes du rêve à vrai dire, tout joujou étant l'incarnation d'un songe : pour la petite fille, la poupée, c'est l'éveil instinctif de la maternité, idéal de la femme ; pour le petit garçon, la panoplie où se groupent le képi galonné, le sabre à poignée dorée, les épaulettes minuscules ou la boîte blanche d'où sortent les soldats de plomb, c'est la gloire, l'appétit de la gloire — comme la lanterne magique, avec ses changeantes images, ses verres de couleur qui racontent l'éternelle histoire de Barbe-Bleue ou l'immortel poème de Don Quichotte, c'est le théâtre, l'aventure, l'au delà, ce qui console de la vie courante ou traînante.

Et je constate avec plaisir encore que la vieille lanterne magique n'a pas trop changé depuis le temps où, par les rues de Paris, le montreur de lanterne faisait entendre dans la nuit son

appel mystérieux, prometteur et inquiétant à la fois.

— Lanterne magique ! Pièce curieuse !

Et quelle joie quand on faisait signe au montreur de lanterne de monter et qu'il projetait sur le drap de toile le cercle lumineux de son espèce de féerie ambulante ! Depuis, la lanterne magique de la vie a fait défiler devant nous bien des verres de couleur, de toutes les couleurs, et bien des personnages, souriants ou grimaçants. Je ne suis las ni de la lanterne magique d'autrefois, ni de la lanterne magique d'aujourd'hui. L'invisible montreur de verres me semble toujours passer dans la rue et j'entends encore son appel que personne n'entend plus :

— Lanterne magique ! Pièce curieuse !

* * *

Les joujoux pourtant, se sont transformés depuis lors et les jouets mécaniques, entre autres, ont changé d'aspect depuis nos pauvres patins sommaires qu'on faisait tout simplement mouvoir par des fils (comme les hommes par des rubans). Vaucanson serait émerveillé de ce que la mécanique des jouets montre couramment à présent ; bébés qui sortent automatiquement d'un chou, poupée qui tricote avec une attention et une précision admirables. Et les acrobates et les jongleurs ! Et tout ce que l'électricité fait mouvoir, tableaux animés, ménages automatiques, petits puppazzi qui semblent de vivants citoyens de Lilliput.

Cependant, en dépit des merveilles des inventions nouvelles, je suis, je reste fidèle aux vieux joujoux. Ainsi les soldats de plomb m'ont surtout attardé dans ma visite à ce coin béni des petits.

Et les petits aussi les aiment, ces soldats de plomb chantés par le bon Andersen qui contait si tristement leurs amours malheureux avec les dédaigneuses poupées en papier. Les petits fusils, les petits canons, les petites mitrailleuses, les petits sabres, les petits shakos hypnotisent les grands yeux de ces bébés qui passent. Ah ! joujoux, éternels joujoux de notre race ! — Il ne faut pas un long temps — un quart d'heure de trottoir roulant — pour rencontrer, au quai d'Orsay, dans les pavillons des Armées de Terre et

de Mer les mêmes joujoux destinés aux petites mains douces des enfants transformés, agrandis, adaptés aux rudes mains des hommes.

* * *

Car il y a joujoux et joujoux.

Ce sont toujours des joujoux, sans doute, mais qui, n'amusant plus, sont des joujoux qui tuent. Premiers plaisirs des enfants devenus les suprêmes raisons des rois et des peuples. Chaque nation, ici, expose les jouets officiels de la mort. "Joujoux", c'est le nom que le soldat, artilleur ou fantassin, donne à son arme particulière. Et l'homme a perfectionné aussi ces autres joujoux, en tous pays. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre les galeries ou de visiter les pavillons le long de la Seine. La lanterne magique, pièce curieuse, s'y fait formidable.

Je rencontre là, dans nos ateliers de Rive-de-Gier ou de Saint-Chamond la tourelle de côté pour canons de 805mm à tir rapide, l'affût de côté pour obusier de 24 centimètres, les canons de 21 allongeant leurs cônes de sangues géantes, tous les chefs-d'œuvre des aciéries de la marine, et, dans l'exposition des hotchkiss les mitrailleuses de 3,060 cartouches et les obus de diverses tailles rangés comme des tubes de buffets d'orgue qui, au lieu de symphonies, recéléraient la foudre. Les voilà, les joujoux nouveaux de ces éternels enfants, les hommes !

En Russie, ce sont d'énormes monstres verts accroupis sur leurs affûts géants ; le canon de côté de 9 pouces, système du colonel Dourlacher, et d'autres canons verts, couleur de l'uniforme moscovite. En Angleterre, dans le pavillon Maxim, ce sont d'agiles et féroces engins de couleur grise, — couleur d'infirmier d'hôpital ; — c'est le canon de 19 cm avec un projectile pesant 90 kilogrammes et qui peut tirer six coups par minute, en une minute projeter 5,442 kilos de métal de mort. C'est le "pom-pom", qui crache 300 coups par minute. C'est le canon de campagne qui, par minute aussi, donne 12 coups de 5 kilos 67.

Il est là, le "pom-pom", portant des charges comme un ornement et ses petits obus allongés semblent une parure de joaillerie, quelque chose comme les cartouches dorées à la cartouchière

d'un Tcherkess ou d'un Cosaque. V ici un autre Maxim qui, sur affût, tire 600 coups par minute. Un autre encore, un canou de 76 mm, qui projette 25 coups de 6 kilos 35 par minute. C'est la folie de la mort, la fièvre du bombardement et de la mitraille. Et ces canons muets, pièces d'exposition aujourd'hui, pièces de destruction demain, rappellent, avec leurs gueules muettes et avides, la bouche morbide de lamproies. Joujoux, jouets terribles, joujoux d'un jeu de massacre.

Mais, voici notre Creusot, la gigantesque et admirable tourelle rouge qui abrite à la fois, — l'antithèse est frappante, — les obusiers et les locomotives. Autour des parois du cercle rouge sont rangés les obus rouges aussi, rouges et noirs, comme des grosses fleurs fantastiques, des espèces de tulipes renversées. Ici les canons verts en Russie, gris en Angleterre, sont noirs comme le drap de nos artilleurs. Ils allongent leurs gueules sombres au-dessus des locomotives, exposés en contre-bas, et dont ils semblent les protecteurs, l'arme de guerre veillant sur l'industrie. Et des géants aussi sont là, accroupis, comme tel canon de 24 de 42'5 calibre en tourelle barbette, dogues formidables qui se taisent et qui menacent. Ils écraseraient des villes. Notre artillerie m'apparaît ici colossale.

La Belgique nous montre des plaques de métal, de 10 millimètres, percées, transpercées à 25 mètres par le Mauser belge. C'est bien rien à côté des épais blindages de navires troués par les obus qu'on voit au pavillon Maxim. Les canons du Creusot ont une puissance supérieure peut-être.

* * *

Je quitte ce Creusot pour suivre l'exposition de la Guerre jusqu'à l'exposition de l'Hygiène. Voici la Turquie, avec ses beaux exemplaires d'hommes robustes ; le Portugal qui, fièrement, — et il a raison, — expose le modèle de la caravelle aux voiles marquées de la croix-rouge de Saint-Jacques qui porta Vasco de Gama à la découverte des Indes ; voici l'étalage des uniformes roumains, vestes de hussards, pelisses fourrées qui ressemblent, jetées à terre, à la défroque émouvante de quelque champ de bataille ; voi-

ci les fusées, les pyrotéchnies, les cuivres et les douilles de Birmingham, et la Russie encore, avec des figures de cire de Cosaques et de superbes chevaliers-gardes ; puis les ambulances, les voitures de transport, les supports de brancards garnis de moustiquaires pour installations et expéditions coloniales, les porte-brancards pour la bataille, et, sur cette toile bise, la figure de cire d'un petit soldat en pantalon rouge, — tel que j'en ai tant vus allongés ainsi sur le dos, — et qui symbolise, dans cette exposition, la chair anonyme, celui qui meurt pour ceux qui s'amuse, celui qui s'embarque à l'heure présente pour la Chine où l'on égorge, et où les " coupe-coupe ", familiers aux mains jaunes, tournoient au dessus des têtes des enfants d'Europe.

Puis encore, — et Victor Hugo avait bien raison d'aimer l'antithèse dont je parlais tout à l'heure, car l'antithèse est partout, dans la vie, ironique et souvent méchante, mais je la trouve consolante ici. — puis, tout à coup, après ces canons, ces caissons, ces schrapnells, ces obus, ces brancards, ces blessés, je me trouve dans un pavillon circulaire qu'on a décoré du nom de salon, et qui, admirablement aménagé, montre au-dessus de vitrines circulaires, un groupe, une statue : le buste d'un homme que couronne une Renommée, une figure féminine quelconque, l'Humanité peut-être, et cet homme, je le reconnais. Je l'ai connu, je l'ai aimé. Voilà bien ses traits familiers, son visage à la fois sévère et bon, toujours pensif. C'est Louis Pasteur.

Nous sommes ici, dans le Salon Pasteur. Les pavillons des armées de terre et de mer ont pour prolongement le Salon Pasteur. Toutes ces expositions d'armes et de porte-brancards qui sont la Guerre aboutissent à cette sorte d'apothéose de la Science qui combat la mort. J'aurais voulu qu'on distribuât au public qui passe par là, une notice lui expliquant tout ce qui est ici, ce qu'il y peut voir. Le Congrès des médecins s'est-il rendu dans ce Salon Pasteur qui, en vérité, est comme un temple ? C'était un pèlerinage indiqué.

J'aurais voulu voir Lord Lister, l'apôtre de

l'antisepsie, rendre hommage à l'homme qui a combattu ces infiniments redoutables : les microbes, les infiniments petits. Virchow eût pu rencontrer là les instruments sortis du laboratoire de Pasteur, ces reliques du labeur humain qui me rappellent d'autres instruments de travail, ceux du chimiste Regnault à Sèvres et que les Allemands brisèrent au temps du Siège, ce qui rendit fou de colère le fils du savant : — Henri Regnault.

Oui, dans ce salon qui est l'aboutissement des galeries de la Guerre, dans ce Musée de la science, on peut, en se penchant sur les vitrines, voir — ah ! les merveilleux joujoux ! — la spatule de platine que maniait Pasteur, les notes de laboratoire prises en 1881 lors de ses recherches sur la rage, les instruments servant au traitement des mœlles rabiques dont l'acier clair, l'acier qui sauve, ressemble fort à celui des battonnettes ou des sabres. Et, à côté de ces instruments de vie, à côté de ces fiches où, de sa petite écriture, Pasteur notait jour par jour les cas qu'il observait, on s'arrête avec émotion devant la constatation même des résultats obtenus, devant ce simple tableau d'une éloquence admirable : " En treize ans — malades soignés de la rage : 21 681 ; morts : 99. Mortalité 0,45 pour cent. "

Quoi ! tant d'existences humaines arrachées à la plus affreuse des agonies ? Oui, et c'est pourtant cet homme dont l'image est là qui a accompli cet œuvre de salut ! Cet homme qui me donnait, un jour — précieux autographe — une de ces fiches contemplées aujourd'hui avec émotion. Et que n'a-t-il pas fait, ce Pasteur ? D'autres outils de son labeur surhumain sont là : les outils de ses recherches sur les fermentations, les vaccinations charbonneuses, la culture de vibrions septiques ; et j'aperçois des pipettes pour distribuer le vaccin dans les tubes — le microscope qui lui servit dans ses études sur les vers à soie — ce microscope qui eût paru sacré à Michélet — ; puis encore les tubes préparatoires pour le vieillissement des vins, puis des ballons utilisés pour l'étude des poussières organisées de l'atmosphère, — sortes de cornues magiques de quelque alchimiste qui, lui aussi, fut un homme de guerre, de guerre à la maladie, de guerre à

la souffrance, de guerre à la rage, de guerre à la mort.

Quel spectacle ! Et quels "joujoux", admirables, touchants, pieusement respectables que ceux-là ! Quelle existence que celle de cet homme ! Sur la muraille du Salon Pasteur ses disciples ont écrit ces mots, cette devise : " Pour la Science, la Patrie et l'Humanité ! "

Rien de plus éloquent. Et ce programme, c'est toute la vie de Louis Pasteur. Tubes et pipettes, fioles, éprouvettes, cornues, ces merveilleux joujoux sont d'un magicien de génie. Ou plutôt, pour être plus exact, ce sont les humbles outils d'un ouvrier de progrès, d'un homme très simple, très laborieux et très bon qui travailla de son mieux pour le bien de tous et qui disait précisément :

" En fait de bien à répandre, le devoir ne cesse que là où le pouvoir manque. "

Et ces paroles, les pastoriens ont eu raison de les faire peindre sur une des murailles du Salon Pasteur — au-dessus des joujoux sublimes qui ont servi à préserver, à prolonger, à adoucir la vie des hommes.

JULES CLARETIE.

PAS D'EXCUSE.

Pourquoi laisser souffrir cet enfant de l'afreuse coqueluche quand un peu de BAUME RHUMAL le soulagerait ? 88

VOGUE MÉRITÉE.

Si le BAUME RHUMAL est maintenant autant répandu dans le monde, c'est bien dû à son efficacité et à son bon marché. 86

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS

COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Mann & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MANN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 48 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux États-Unis.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du RÉVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du RÉVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS,

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
... Montreal.

Le maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles
(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment
Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA